



Roland Reutenauer, Quelques pas hors de l'éternité par Olivier Vossot

Les Parutions

Sitaudis.fr, poésie contemporaine / Parutions / Roland Reutenauer, Quelques pas hors de l'éternité par Olivier Vossot

Roland Reutenauer, Quelques pas hors de l'éternité par Olivier Vossot

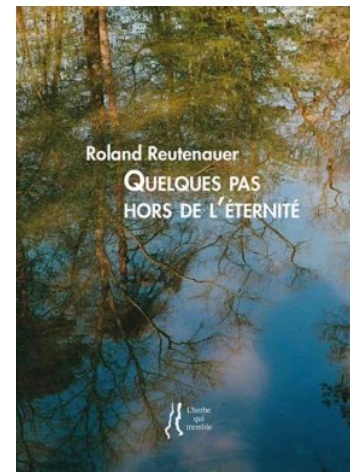
02 janv.

2022

*Nous sommes nés
pour tenter quelques pas
hors de l'éternité*

*pourtant
le présent nous l'appréhendons si peu
sa clarté nous aveugle
et nous titubons vite (p.69)*

Ce poème, simplement intitulé *constat*, donne son titre au nouveau recueil de Roland Reutenauer – donne aussi une idée de l'écriture, de son évolution même, au fil des décennies : sobre et décanée, volontiers réflexive ; la prosodie, discrète, y infuse plus qu'elle ne sculpte les vers libres – rien n'y est laissé au hasard, sans en laisser voir les coutures.



Six sous-parties jalonnent le recueil, mais plus encore tracent une trajectoire, opèrent une progression en sorte que le cheminement des poèmes excède leur simple somme, est en soi expérience de lecture. « Jours contés » est le seuil qui nous y convie – mais ce sont chaque fois de petites portes fragiles qu'on pousse, et l'on a d'emblée le sentiment que le *très quotidien* n'y tient qu'à un fil, à moins de l'entrevoir comme on *entrouvre* seulement, sans que « *sa clarté nous aveugle* » – perce-neige, sons de cloches, pétales blancs de prunelliers, « *airs tziganes* » des « *dimanches d'été* », bêche et marcel, ou verger, enfin ces oiseaux dans le calme d'après les tempêtes, qui « *attendent l'obscurité / sur une patte ou deux* ».

D'un recueil à l'autre, ces motifs sont de ceux qui resurgissent du « fond des années » (la deuxième section), comme ces « *perce-neige dans mes vieux poèmes / refleurissent aujourd'hui / sous le magnolia* ». La carte de la vie à déplier sur la table, « *la cuisine inondée de soir* », « *la chambre haute l'unique fenêtre* » ou encore « *la lune [qui] se lève* » sont comme des visions, mais aussi des angles par où nous guette ou nous revient le passé, un peu plus pâle seulement, et comme hors-temps, revêtant parfois une fatalité seconde : « *Les visages des anciens s'étiolent / dans ma vieille mémoire / ils rejoindront bientôt / la cohorte des ombres / qui hantent les chemins de sable / et de hautes fougères / au cœur de la forêt / sans trouver une issue* » (p.26). Est-ce là la seule éternité possible au détour de nos quelques pas ?

Le temps se diluerait si le présent se cantonnait dans l'instant (« *une éternité / de poche à notre mesure* ») comme, aussi bien, il se perd dans l'anarchie de souvenirs perdus, cherchant un peu d'air – mais il nous confronte aussi aux épreuves, suspendu à leur issue. La section « Le séjour à l'hôpital » pourrait figurer dans le beau recueil qui précède (*Le portail dans les ronces*, éd. Rougerie, 2018) : face à la maladie, à mesure que le temps paraît plus étroit, plus épais aussi depuis « *la froide bâtisse / de métal et de verre* », tout oscille, entre « *ballet de chauves-souris / devant ma fenêtre* » et « *chiffres verts sur un écran / le rouge en embuscade* » – entre « *nouveau vitalisme / au creux de l'oreille* » et l'impression qu'au son « *des soupirs / parfois des cris brefs des appels // [...] / l'aube ne nous attendrait pas* ». Là, diverses tonalités s'entrelacent – de l'ironie (p.36) au fatalisme (p.38) ou à une angoisse sourde (p.39), de l'insouciance (p.32) à une tristesse foncière, mais princière, d'où tout semble figurer un théâtre d'ombres et chacune d'elles, suivre le circuit de son propre sang : « *je les voyais tous de profil / aucun ne tournait la tête / vers la froide bâtisse / de métal et de verre // ils regardaient devant eux / là où les menait / la santé du moment* ».

Au miroir de cette expérience, est réfléchi (confortée) une poétique où « Les mots » (quatrième partie), ceux de trop de poids, de sens, fondent d'eux-mêmes, « *ne sont que des ombres* » : « absence *et* néant / ces mots énormes et griffus » ou encore « Dieu mort et oubli », lesquels « *font des trous / plus grands que les silences* ». Le paradoxe serait de pouvoir renoncer au poème lui-même avant que « *le grand silence [ne] nous paralyse les doigts* » – ou du moins, le plus possible, faire place nette à « *ce qui se murmure si bien* » mais doit s'amarrer assez – s'enraciner pour « *germer / dans le terreau [des] jours* » du lecteur aussi.

La section suivante, « Paysages », déploie ainsi les plus beaux poèmes du livre, minimalistes – leurs mots de peu sont comme frottés à l'atmosphère devenue saisissante, cotonneuse ou glacée, dont l'ombre de Trakl n'est jamais loin : « *Une lisière aux branches basses / longe les roseaux du marais* » (p.59) ; « *des chambres sans lumière / aux fenêtres ouvertes / le long d'une façade // le vent soulève les rideaux / parcourt le silence / de la grande maison* » (p.63). On y trouve ciselée, avec une ferveur nouvelle, la « leçon » de la section précédente, pour « *une parole définitive* », si ténue, si claire qu'elle risque sa propre transparence :

*Tout au sommet
d'un grand pré en pente
l'arbre à contre-ciel
un soir d'automne
pour un peu me tirerait
des larmes*

*sans doute concentre-t-il cet arbre
dans la lumière déclinante
ce qu'à notre tour nous devons quitter
avant longtemps (p.64)*

La dernière partie, sobrement appelée « Questions et pensées », creuse encore à l'emplacement indiqué par le titre. Nous tentons « *quelques pas / hors de l'éternité* » et « *au pays sans pourquoi* », lit-on un peu plus loin, « *aucun mystagogue n'éclaircira / les mystères qui nous agitent* ». L'éternité n'est pas de ce monde. Ou bien elle l'est à la manière (ou à la mesure) d'une « *danse nietzschéenne / [...] / au dernier soir qui luit / telle une aurore* ». Elle l'est d'être un état, d'où rien ne serait exclu (« *la vie après la mort / te paraît de moins en moins improbable* »), ni rien plus espéré que de « *tomber / comme les feuilles de notre chêne / dans une douceur d'arrière-saison* ».

Les poèmes de *Quelques pas hors de l'éternité*, équarris, ancrés d'abord dans le banal et le terreau des expériences plus que des idées, se font, à mesure qu'on lit, plus ambitieux et denses (sans en remonter), puissants discrètement, ou doucement méditatifs. Le recueil est comme porté par son titre si beau – les poèmes l'illustrent, l'affinent et le cisèlent peu à peu, au fil de la lecture – jusqu'à son corollaire bouleversant, caché dans l'un des poèmes de la fin : « *on avance à petits pas / on se demande qui pourrait nous attendre* ».